

La sémantique de l'événement d'Eduardo Guimarães (Semântica do acontecimento)

Pierre Frath

► **To cite this version:**

Pierre Frath. La sémantique de l'événement d'Eduardo Guimarães (Semântica do acontecimento). Emilia Hilgert, Silvia Palma et Anne Theissen (dir.). Affaires de sens : lexicque et discours, hors-série, ÉPURE - Éditions et presses universitaires de Reims, pp.85-102, 2021, Res per nomen, 978-2-37496-124-8. hal-03425971

HAL Id: hal-03425971

<https://hal.univ-reims.fr/hal-03425971>



Submitted on 11 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



La sémantique de l'événement d'Eduardo Guimarães (*Semântica do acontecimento*)

	Auteur(s)	Pierre FRATH
	Titre du volume	Affaires de sens : lexique et discours
	Directeur(s) du volume	Emilia HILGERT, Silvia PALMA et Anne THEISSEN
	ISBN	978-2-37496-124-8 (broché) 978-2-37496-149-1 (PDF)
	Collection	Res per Nomen (numéro hors-série)
	Édition	ÉPURE - Éditions et presses universitaires de Reims, septembre 2021
	Pages	85-102
	Licence	<p>Ce document est mis à disposition selon les termes de la licence <i>Creative Commons</i> attribution, pas d'utilisation commerciale 4.0 international</p> 

Les ÉPURE favorisent l'accès ouvert aux résultats de la recherche (*Open Access*) en proposant à leurs auteurs une politique d'auto-archivage plus favorable que les dispositions de l'article 30 de [la loi du 7 octobre 2016 pour une République numérique](#), en autorisant le dépôt [dans HAL-URCA](#) de la version PDF éditeur de la contribution, qu'elle soit publiée dans une revue ou dans un ouvrage collectif, sans embargo.

La sémantique de l'événement d'Eduardo Guimarães (*Semântica do acontecimento*)

Pierre Frath

Université de Reims Champagne-Ardenne, CIRLEP

Sorbonne Université, CeLiSo

Université de Strasbourg, LiLPa

Université Assane Seck de Ziguinchor (Sénégal), CREILAC

pierre.frath@univ-reims.fr

Introduction

Les linguistes s'intéressent rarement à des courants théoriques portés par des auteurs dont ils n'ont pas appris la langue. Ils vont prendre en compte les travaux écrits en langues dominantes, notamment en anglais, qu'ils les maîtrisent ou non, parce qu'il est admis que ces études donnent accès à quelque chose d'universel. C'est souvent le cas, mais pas toujours, et alors on manque parfois d'esprit critique. C'est ainsi que le générativisme a pu imposer dans le monde entier pendant près d'un demi-siècle des conceptions pseudo-scientifiques tout à fait discutables et que le cognitivisme règne en maître sans qu'on en perçoive les limites.

Les auteurs en langues moins apprises sont très peu étudiés. C'est le cas par exemple des lusophones, en particulier d'un des plus grands linguistes brésiliens, Eduardo Guimarães, qui a développé une théorie tout à fait intéressante, la sémantique de l'événement. Je vais essayer de la caractériser à partir du seul de ses textes que j'ai trouvé en fran-

çais, et qui s'intitule « La marque du nom » (2011). Il y fait largement référence à son ouvrage principal sur la sémantique de l'événement, à savoir *Semântica do acontecimento* (2002), dont il reprend les points principaux. J'en profiterai pour établir des parallèles avec la sémantique de la dénomination et de la référence que Georges Kleiber a introduite dans notre discipline (notamment dans Kleiber 1994) et que j'ai adoptée dans mes propres travaux.

Pour que le lecteur francophone non familiarisé avec cette approche puisse prendre contact avec les travaux de Guimarães, je donnerai de larges extraits de son texte suivis de commentaires.

La sémantique de l'événement : notions générales

Pour faire comprendre son point de vue, Guimarães évoque la bombe à neutrons, une arme nucléaire tactique installée en Europe dans les années 1980 dont l'explosion est peu puissante, mais qui émet une grande quantité de radiations mortelles pour les habitants. Les villes touchées seraient alors relativement peu détruites mais elles seraient largement dépeuplées. Elles conserveraient cependant les traces culturelles et linguistiques de la transformation d'une géographie en un espace social effectuée par ses habitants, un phénomène qui se produit, selon Guimarães, à partir de significations existantes et qui en produit d'autres dans un flux continu.

Le sens est le fruit d'« un processus historique de constitution ». « Donner un nom à quelque chose, c'est lui donner une existence historique », dit Guimarães. C'est l'inscrire dans un monde affecté par le langage, c'est le distinguer « de la masse hétérogène des autres objets ». « Nommer, c'est donc distinguer ». Et l'événement au cours duquel la chose est nommée fait partie du sens du nom. La tâche que Guimarães s'est fixée est :

[d']analyser le sens des noms tels qu'ils sont constitués dans l'événement. [Il] considère que l'événement d'énonciation constitue un sens car il installe une temporalité spécifique (passé, présent, futur). Ainsi, dans l'énonciation, le sujet est constitué par cette temporalité et il n'est l'origine ni de cette temporalité, ni de l'événement.

Pour étudier ce processus, Guimarães se propose d'observer des noms de magasins dans les villes pour réfléchir à « la symbolisation de l'espace urbain ». On en verra des exemples plus loin.

Pour Guimarães, la relation du langage avec le réel est ainsi historique. Les sujets construisent la géographie de l'espace social à travers l'énonciation. Ils sont insérés dans un continuum historique de significations ; ils sont un élément dans une chaîne dont ils héritent et qu'ils transforment. Cette construction est un événement permanent, qui constitue le sens, qui EST le sens.

Guimarães se positionne explicitement contre Benveniste dans « Le langage et l'expérience humaine » (1974 : 67-79), célèbre texte où Benveniste distingue le temps *physique* (celui de la nature, celui des physiciens), le temps *chronique* (celui du calendrier basé sur des événements cosmiques : le jour, le mois, l'année), et le temps *linguistique*, celui de l'énonciation, du « je » *hic et nunc*, qui est en fait le présent. Guimarães ne précise pas les passages de Benveniste contre lesquels il se positionne, mais en relisant le texte de Benveniste, je pense qu'il pourrait s'agir des extraits suivants :

Ce que le temps linguistique a de singulier, est qu'il est organiquement lié à l'exercice de la parole, qu'il se définit et s'ordonne comme fonction du discours (Benveniste 1974 : 73.)

[...] l'acte de parole est nécessairement individuel ; en conséquence la temporalité linguistique devrait se réaliser dans l'univers intrapersonnel du locuteur comme une expérience irrémédiablement subjective et impossible à transmettre (*Ibidem* : 77.)

Mais le raisonnement est en défaut. Quelque chose de singulier, de très simple et d'infiniment important se produit qui accomplit ce qui logiquement semblait impossible : la temporalité qui est mienne quand elle ordonne mon discours est d'emblée acceptée comme sienne par mon interlocuteur (*Ibidem* : 77.)

Le temps du discours n'est ni ramené aux divisions du temps chronique ni enfermé dans une subjectivité solipsiste. Il fonctionne comme un facteur d'intersubjectivité, ce qui d'unipersonnel qu'il devrait être le rend omnipersonnel. La condition d'intersubjectivité permet seule la communication linguistique (*Ibidem* : 77.)

Chez Benveniste, la temporalité est créée en discours sur un mode intersubjectif, ce qui pose problème pour Guimarães. Le locuteur de

Benveniste possède une individualité intersubjective non déterministe, une liberté, que n'a pas le sujet de Guimarães, constitué et déterminé par la temporalité de l'événement.

Référence, dénomination, désignation

On aura compris que la sémantique de Guimarães n'est pas cognitive. Elle ne pose pas que la parole est la forme d'une pensée individuelle qui la précède, « décodée » et « interprétée » par l'interlocuteur. Pour Guimarães, la langue est un phénomène social inscrit dans le temps, qui naît de significations existantes et qui en engendre d'autres. Comme la langue et le sens sont publics, l'intercompréhension peut se faire sans recours à l'hypothèse d'éléments sémantiques primaires situés à un niveau pré-linguistique (noèmes, universaux, primitives, ...), que Guimarães ne mentionne pas du tout. Une sémantique cognitive, en revanche, est fondée sur des processus cérébraux individuels qui ont besoin d'une « matière première » sémantique (des sèmes) et syntaxique (des règles) pour fonctionner.

L'alternative au cognitivisme est une sémantique ancrée dans la société et dans le réel, ce qui est le cas chez Guimarães. Mais pour développer une telle sémantique, il faut disposer d'une métalangue adaptée. Guimarães entreprend de définir, voire de redéfinir, les notions de base communes à toutes les sémantiques référentielles, à savoir celles de référence, de nomination, de dénomination et de désignation. Je vais les examiner et les comparer à la conception kleibérienne de ces notions, ce qui me permettra de caractériser la sémantique de l'événement en tant que membre de la grande famille des sémantiques référentielles et dénominales. Voici pour commencer quelques définitions extraites du texte d'Guimarães¹ :

La référence est une procédure linguistique par laquelle quelque chose se particularise dans et par l'énonciation. Par exemple, si quelqu'un dit : « Le joueur est assis à la deuxième table à gauche », le syntagme nominal « le joueur » particularise et indique une personne.

1. Je n'indique pas les numéros des pages parce qu'il s'agit d'un texte en ligne, sans numérotation.

La dénomination est le fonctionnement sémantique par lequel quelque chose reçoit un nom. Par exemple, si, dans une situation donnée et adéquate, le propriétaire d'un bateau y écrit le nom « Brise », il lui donne ce nom, il nomme le bateau. Observons que l'acte d'écrire le nom comme façon de baptiser le bateau est différent du nom écrit sur le bateau à partir de ce moment-là jusqu'à ce que, pour une raison quelconque, il en soit retiré. Donner un nom à quelque chose, c'est lui donner une existence historique. Quelque chose qui flotte sur l'eau n'est qu'un objet. Un bateau est déjà autre chose. Il est déjà le monde affecté par l'événement de langage, distinct de la masse hétérogène des objets qui flottent sur l'eau. Nommer, c'est donc distinguer.

La désignation d'un nom est sa signification en tant que relation de ce nom à d'autres noms et au monde découpé historiquement par le nom. La désignation n'est pas quelque chose d'abstrait, mais de linguistique et d'historique. C'est-à-dire que c'est une relation linguistique (symbolique) renvoyée au réel, exposée au réel. Voilà pourquoi un nom n'est pas un mot qui classe des objets en les incluant dans certains ensembles. Pour moi, comme le pense Rancière (1992), les noms identifient des objets. Par exemple, « joueur », dans l'énoncé ci-dessus, ne signifie pas simplement le rapport de ce mot à la personne à qui il se réfère, ni l'ensemble des personnes qui sont des joueurs. Ce que « joueur » désigne est constitué par les énonciations dont il a fait et fait encore partie et qui prédisent ce qu'est un joueur. Dans ce sens, le fait que « joueur » se réfère spécifiquement à une certaine personne fait partie de ce que ce mot désigne. Mais ce que ce mot désigne met également en jeu le fait qu'il puisse se rencontrer dans des énoncés comme : « Le joueur, du fait de sa réceptivité, obtient une très grande projection sociale ».

Les désignations, en général, ont un rôle très important qui ne se réduit pas à indiquer l'existence de quelque chose quelque part, ni même à servir d'étiquette à quelque chose. Un nom, quand il désigne, fonctionne comme un élément des relations historico-sociales qu'il aide à construire et dont il commence alors à faire partie.

Commentaires sur la référence

Chez Guimarães, la référence particularise « quelque chose » dans l'énonciation, par exemple « le joueur » particularise et indique une personne. Cette conception de la référence est proche de celle de Georges Kleiber, qui la considère comme un lien nécessaire entre la langue et notre expérience commune. Les philosophes analytiques comme Bertrand Russell se sont intéressés au versant « logique » de cette relation au sein de la proposition. Ce qui compte alors, c'est sa valeur de vérité, laquelle est déterminée par la référence de chacun des noms présents dans la proposition et l'adéquation des relations avec la situation extralinguistique. C'est ainsi que « le chat est sur le paillason » est vrai s'il y a un chat, un paillason et que l'un est sur l'autre. Mais cette explication ne fonctionne pas dès que la référence de l'un ou l'autre élément est douteuse. *Quid* de « l'actuel roi de France est chauve » (un exemple emblématique de Russell, 1919) ou « le Père Noël apporte des jouets aux enfants sages » ? Comment se fait-il qu'on puisse parler de choses non-existantes ? De nombreuses théories ont tenté de l'expliquer dans le cadre analytique (les mondes possibles, distinction entre sens et dénotation, etc.), mais nous n'avons pas la place de les examiner ici. L'essentiel de ce problème provient du fait que le versant « logique » de la proposition devrait être distingué nettement de son versant linguistique. C'est ce que Georges Kleiber a fait, notamment grâce aux notions de dénomination référentielle et de désignation qu'il a développées, et dont on va voir qu'elles diffèrent quelque peu de celles de Guimarães. À noter toutefois que, pour Guimarães, la référence est une « procédure », ce qui est en phase avec sa conception discursive, alors que pour Kleiber, elle est un « lien », c'est-à-dire une caractéristique pérenne, en accord avec sa conception dénominative et lexicalisée de la référence.

Commentaires sur la dénomination et la désignation

Pour Guimarães, la dénomination est un « fonctionnement sémantique par lequel quelque chose reçoit un nom ». Et « donner un nom à quelque chose, c'est lui donner une existence historique ». Par ailleurs, nommer est un événement distinct du résultat : par exemple baptiser un bateau, ce n'est pas la même chose que le nom écrit sur le bateau.

La dénomination est donc un phénomène discursif. « Nommer, c'est distinguer », mais dans l'énonciation.

Chez Kleiber, la dénomination est la matière première lexicale liée à un objet de notre expérience commune qu'on peut ensuite utiliser discursivement. Elle n'est pas une procédure, un fonctionnement comme chez Guimarães. En somme, la langue propose des dénominations qui sont utilisées en discours. Cette distinction rejoint l'opposition classique de Benveniste entre le sémiotique et le sémantique : « Le sémiotique (le signe) doit être RECONNU ; le sémantique (le discours) doit être COMPRIS » (Benveniste 1974 : 64-65).

On peut alors se demander d'où proviennent, chez Guimarães, les noms utilisés pour dénommer. C'est là qu'on s'aperçoit que Kleiber et Guimarães ont une conception inverse de ces notions : ce que l'un appelle dénomination, l'autre l'appelle désignation, et inversement.

Pour Guimarães, « la *désignation* d'un nom est sa signification en tant que relation de ce nom à d'autres noms et au monde découpé historiquement par le nom ». Cette définition correspond peu ou prou à la définition que Kleiber donne de la *dénomination* comme « relation entre une expression linguistique X et un ou des éléments ou choses de la réalité x ». C'est « incontournable », dit-il. « On appelle aussi dénomination l'expression linguistique X ». Pour Kleiber, la dénomination, c'est-à-dire la désignation de Guimarães, est double, à la fois une relation *et* une expression linguistique. Elles nécessitent un « engagement ontologique », lequel est lié à un acte de dénomination préalable qui s'est fait dans le cadre d'un accord intersubjectif ; il « a pour conséquence l'établissement d'une association référentielle entre [l'objet et le nom] qui est durable ». Il demande un apprentissage qui « vise [...] la fixation d'une règle référentielle stable qui permet l'utilisation ultérieure de la dénomination pour la chose dénommée » (Kleiber 2001).

C'est assez proche de ce que Guimarães dit des désignations, à savoir qu'« elles ont un rôle très important qui ne se réduit pas à indiquer l'existence de quelque chose quelque part, ni même à servir d'étiquette à quelque chose. Un nom, quand il désigne, fonctionne comme un élément des relations historico-sociales qu'il aide à construire et dont il commence alors à faire partie ». La *désignation* de Guimarães est bien la *dénomination* de Kleiber.

Je vais maintenant utiliser les mots de « dénomination » et de « désignation » dans le sens kleibérien, y compris lorsque je parle de la sémantique de Guimarães. Le lecteur devra donc garder à l'esprit

que mon usage de ces deux mots doit être inversé lorsqu'on parle de Guimarães.

Chez nos deux auteurs, les expressions dénominatives existent avant leur usage discursif, en tant qu'« éléments des relations historico-sociales » chez l'un, en tant qu'« association durable » entre l'objet et le nom qui en permet un usage ultérieur chez l'autre.

Aucun des deux auteurs n'utilise les termes de « lexicalisation » et de « corpus d'usage », deux notions liées que j'ai développées dans mes travaux (voir Frath 2020, 2018, 2014, notamment). Mais Guimarães donne une description discursive fonctionnelle des corpus d'usage. Pour lui :

les noms identifient des objets. Par exemple, *joueur* dans l'énoncé ci-dessus, ne signifie pas simplement le rapport de ce mot à la personne à qui il se réfère, ni l'ensemble des personnes qui sont des joueurs. Ce que *joueur* dénomme est constitué par les énonciations dont il a fait et fait encore partie et qui prédiquent ce qu'est un joueur.

Joueur est donc lexicalisé et l'ensemble des prédications qui le concernent correspondent bien à ce que j'appelle des « corpus d'usage », qui indiquent l'usage sémantique et discursif des mots lexicalisés, et qui sont la source du sens lexical.

Je note aussi que pour Guimarães, « un nom n'est pas un mot qui classe des objets en les incluant dans certains ensembles ». Il rejette ainsi l'idée extrêmement répandue chez les linguistes que le rôle du nom est de catégoriser les objets. Pour moi, et je suppose que Guimarães a la même intuition, ce rôle catégorisateur du nom repose sur l'idée qu'il existe une réalité ontologique que la langue ne ferait que reproduire, un vieux débat qu'on peut faire remonter à Aristote. Le nom ne catégorise pas l'objet car cela supposerait l'existence platonicienne d'une catégorie dans laquelle faire entrer l'objet nommé, ce qui ramène le nom à une étiquette.

L'énonciation comme espace politique et le locuteur comme catégorie linguistique et politique

Jusqu'ici, il a été vu que les conceptions de Guimarães et de Kleiber sont assez proches. Il y a cependant quelques différences. L'une d'elle concerne le fait que Kleiber a beaucoup travaillé sur la dénomination, que Guimarães appelle « désignation », ce qui a peut-être empêché ce

dernier d'en bien comprendre les particularités, et notamment celle du phénomène de lexicalisation. J'ai repris quant à moi la conception de la dénomination référentielle de Kleiber et j'y ai ajouté la notion de corpus d'usage, proche de certaines caractéristiques de la « désignation » de Guimarães, ainsi qu'il a été vu plus haut. J'ai finalement abouti à une conception phraséologique de la langue où la syntaxe ne s'exprime pas à travers des règles platoniciennes, mais grâce à des habitudes, des régularités et des colligations, ainsi que des indices morphologiques, valenciels, anaphoriques et cataphoriques qui permettent au locuteur de poser des jalons dans l'énoncé (Frath, 2020).

Une autre différence est que les notions de temporalité et d'événement sont absentes chez Kleiber alors qu'elles sont centrales chez Guimarães. Pour ce dernier, elles font partie intégrante du sens. Je donne ci-dessous quelques extraits du texte de Guimarães qui abordent ces questions :

Pour moi, considérer le langage par l'analyse de l'événement de l'énonciation place le rapport entre langue et locuteur au centre des attentions, car il n'y a de langues que parce qu'il y a des locuteurs et il n'y a des locuteurs que parce qu'il y a des langues. Et cette relation ne peut pas être considérée comme une relation empirique telle que, par exemple : au Brésil, on parle portugais, en France, on parle français, etc. Ou encore : au Paraguay, on parle espagnol et guarani. Cette relation entre locuteurs et langues m'intéresse en tant qu'elle désigne un espace régulé et un espace de lutte pour la parole et pour les langues et, donc, en tant qu'elle est un espace politique.

Les locuteurs ne sont pas les individus, les personnes qui parlent telle ou telle langue. Les locuteurs sont ces personnes en tant que déterminées par les langues qu'elles parlent. Dans ce sens, les locuteurs ne sont pas les personnes dans l'activité physico-physiologique ou psychique du parler. Ils sont sujets de la langue car ils sont constitués par cet espace de langues et de locuteurs que j'appelle l'espace d'énonciation.

Ainsi, je considère que le locuteur, tel que je le conçois, est une catégorie linguistique et énonciative. Sur ce point, ma position se distingue de celle de Ducrot (1984), mais en un sens très précis. Le

locuteur, tel que Ducrot le conçoit (comme figure physico-physiologique et psychique), n'est pas un personnage de l'énonciation ; je suis parfaitement d'accord sur ce point mais, en revanche, je considère que le locuteur n'est pas une figure empirique. Pour moi, c'est une figure politique constituée par les espaces d'énonciation. Et dans cette mesure, il doit être inclus parmi les figures de l'énonciation.

Commentaires

Guimarães reprend ici en substance une sentence bien connue, construite contre le sens commun, selon laquelle ce n'est pas nous qui parlons la langue mais c'est la langue qui nous parle. Les poètes et certains écrivains défendent une version optimiste de cette maxime et considèrent qu'en assemblant les mots dans des phrases inhabituelles, on révèle des significations cachées et nouvelles. C'est le cas de Rimbaud, par exemple dans *Le Bateau ivre*, et de poètes surréalistes comme André Breton. Une version pessimiste rejoint une remarque de Ludwig Wittgenstein selon laquelle « est vrai et faux ce que les hommes disent l'être ; et ils s'accordent dans le langage qu'ils emploient. Ce n'est pas une conformité d'opinion, c'est *une forme de vie* »². Effectivement, à chaque moment de l'histoire nous disons tous les mêmes choses, celles qui nous semblent être des vérités. La langue nous met dans la bouche des éléments linguistiques que nous répétons tous peu ou prou. Par exemple, dans le domaine écologique, dans les années 1980, on a prédit la mort des forêts, dans les années 1990, on s'inquiétait du trou dans la couche d'ozone, et depuis les années 2000, c'est le réchauffement climatique qui occupe les esprits. Les deux premières craintes ont été oubliées, bien qu'elles reposent sur des faits réels. Elles ont été remplacées par le réchauffement climatique, lui aussi basé sur des faits que chacun peut constater. Une crainte chasse l'autre et, d'un point de vue anthropologique, on est amené à penser que, pour des raisons qu'il reste à élucider, l'humanité a besoin de craintes apocalyptiques³, lesquelles s'appuient sur certains faits mais en ignorent d'autres. Il est sûr que le réchauffement actuel va bouleverser la vie des hommes, mais il conviendrait de se rappeler qu'il y a eu d'autres périodes chaudes dans l'histoire

2. Ludwig Wittgenstein (1961, § 241).

3. Il y en a eu d'autres. Les lecteurs plus âgés se rappelleront peut-être la crainte de l'apocalypse nucléaire qui régnait dans les années 1950 et 1960 lors de la course aux armements entre les USA et l'URSS.

de la Terre. On sait par exemple qu'il y a 56 millions d'années des forêts poussaient en Antarctique et que la vague de chaleur qui a fait fondre les calottes polaires à cette époque-là a duré 200 000 ans. L'événement reste à ce jour inexpliqué. Plus récemment, l'analyse de carottes de glace polaire a montré qu'un réchauffement climatique a eu lieu il y a quelque 8000 ans et que les températures atteintes furent plus élevées que celles d'aujourd'hui. Ces faits, pourtant connus des spécialistes, ne sont pas pris en compte dans les argumentaires (les corpus d'usage) auxquels nous sommes exposés et que nous répétons. Ceux qui connaissent ces faits hésitent à aller contre « la forme de vie ». Contredire ce que tout le monde dit peut être très dangereux, ainsi que le montre une pratique actuelle, appelée la *cancel culture*, qui condamne parfois violemment ceux qui vont à l'encontre de la doxa érigée et ignorante des réseaux sociaux. On ne peut aller contre la *vox populi* sans risque ; c'est une loi générale, y compris dans les sciences ; qu'on se rappelle Galilée et Giordano Bruno, et plus récemment les attaques contre le darwinisme que certains aux États-Unis ont réussi à mettre en concurrence avec des thèses religieuses d'allure scientifique telle que l'*intelligent design* ; être darwiniste dans un tel environnement est alors très risqué.

Pour Guimarães, les êtres humains « sont sujets de la langue car ils sont constitués par cet espace de langues et de locuteurs que j'appelle l'espace d'énonciation ». Si le sujet est déterminé par des conditions historico-sociales, alors ses rapports avec la langue et la société sont déterminants, d'où l'accent mis par Guimarães sur l'étude de la lutte pour la parole dans un espace politique linguistique. La relation des locuteurs avec la langue n'est pas « empirique », mais politique ; parler ne consiste pas à formuler des propositions factuelles sanctionnées par une valeur de vérité (comme dans la philosophie analytique) ; la langue est un espace politique. Le sujet est constitué par l'espace d'énonciation (espace de langues et de locuteurs) ; il fait donc partie de l'énonciation et il est alors une catégorie linguistique.

Sens et espaces d'énonciation

Comment Guimarães conçoit-il ces « espaces d'énonciation » et quel est leur lien avec le sens ?

Les espaces d'énonciation sont des espaces « habités » par des locuteurs, c'est-à-dire par des sujets divisés par leurs droits au dire et

aux manières de dire. Ce sont des espaces constitués politiquement par l'ambiguïté propre à l'événement : ceux de la déontologie qui organise et distribue les rôles, et ceux du conflit, indissociable de cette déontologie, qui redivise le sensible, les rôles sociaux.

Afin de comprendre le social, il faut étudier comment se constitue le sens. Ne pas prendre le sens en compte revient à ne rien comprendre à l'humain. D'un autre côté, nous considérons que la compréhension de l'humain et du social a lieu dans les termes de la description que l'on peut faire de ces aspects, puisque l'introspection ne saurait faire partie des méthodes des sciences humaines.

Commentaires

Les locuteurs « habitent » les espaces d'énonciation dans lesquels ils ont des droits différents, ce qui fait que leurs relations sont conflictuelles et donc politiques. Cet accent mis sur le politique est caractéristique de la sémantique de Guimarães. Il est dans la lignée d'une tradition très ancienne en Amérique du Sud, un continent qui a souvent été le lieu de conflits sociaux très violents portés par des groupes qui se réfèrent à des idéologies de droite et de gauche extrêmement marquées. Les universitaires ont souvent défendu des idées de gauche, et c'est le cas de Guimarães.

Pour comprendre ces « espaces d'habitation », Guimarães nous dit qu'il faut observer le sens et le décrire à travers ses formes. L'accent est ainsi mis sur l'observation et la description, et non sur la correspondance avec une théorie censée expliquer la langue. Guimarães rejette d'emblée l'introspection comme méthode de recherche. Le cerveau est bien le lieu biologique du langage et de la pensée mais on n'y a pas accès par l'observation de soi.

Énoncé vs texte

Guimarães fait une intéressante distinction entre l'énoncé et le texte :

Pour notre procédure de description, je prends les énoncés comme unité d'analyse. Afin d'analyser le sens des expressions linguistiques dans les énoncés, j'utilise ce que Benveniste (1966) a considéré comme le mouvement intégratif d'une unité linguistique.

D'après lui, cette relation (intégrative) donne le sens de l'unité. C'est-à-dire que le sens d'un élément linguistique est en relation avec la manière dont cet élément fait partie d'une unité plus grande ou plus ample. En revanche, la division d'une unité en ses éléments constitutifs concerne sa forme.

Selon moi, cette relation d'intégration d'une expression dans un énoncé ne peut être analysée que si l'on considère que cet énoncé est énoncé en un texte. Ainsi, quand j'ai recours à la relation intégrative, même si Benveniste a dit qu'elle ne permettait pas de dépasser la limite de l'énoncé, je dis qu'il y a passage de l'énoncé au texte, à l'événement, lequel n'est pas segmental. Et c'est là le rapport de sens.

Commentaires

Pour Guimarães, l'unité linguistique fondamentale est l'énoncé, lui-même constitué d'expressions linguistiques dont le sens est à comprendre en relation avec la manière dont cet élément fait partie de l'énoncé. Autrement dit, le contexte est capital et le sens des expressions n'est jamais figé ; il est lié au contexte plus général. Rappelons-nous que, pour Guimarães, baptiser un bateau n'est pas la même chose que le nom du bateau inscrit sur la coque. Mais les deux choses sont bien évidemment liées. Il y a donc un passage entre l'événement de l'énonciation et son résultat, l'existence de l'énoncé, lequel est alors un texte.

Comment comprendre cette différence entre l'énoncé et le texte chez Guimarães ? L'énoncé a lieu *hic et nunc* et il est produit par un locuteur ; le texte quant à lui est le fruit de cette énonciation désormais existante au sein de l'espace historico-social, détaché du locuteur qui l'a produit, une sorte de trace de l'événement énonciatif qui vient s'insérer dans la continuité de la temporalité qui constitue le sujet. Au fond, le texte est devenu un objet chargé de signification collective qui n'a plus de lien nécessaire avec celui qui l'a énoncé.

Deux exemples

Pour illustrer certaines des remarques faites au début de son texte, Guimarães procède à l'analyse de deux exemples. Pour que le lecteur comprenne bien le travail de Guimarães, je recopie son texte presque *in extenso*.

Je considère donc les noms des magasins d'une des places du centre commercial Iguatemi à Campinas, Brésil. Pour analyser leur fonctionnement, je prendrai en compte un ensemble spécifique de noms :

- Ringo II Cabelos (Ringo II Cheveux [Salon de coiffure])
- Líder (Leader [Électroménager])
- Creazioni D'Ascenzi (Créations D'Ascenzi [Chaussures et sacs à main])
- Arapuã Shopping [Électroménager]
- Papel Magia / Papelaria & Informática [Papier Magie / Papeterie & Informatique]
- **COMMCENTER** [Appareils de télécommunication]
- **TOK & STOK** [Meubles en bois]
- Rovelon [Chaussures pour femmes]
- Telesp Celular [Services et vente de portables]
- Colombo [Services domestiques]
- Garbo [Mode masculine]
- Fashion Land [Mode féminine]
- Triton [Mode masculine et féminine]
- Brooksfild [Mode enfants et adultes]
- Praça do Café [Place du café]
- Montanhês / O Chocolate de Campos de Jordão [Montagnard / Le chocolat de Campos do Jordão]
- Sonnil Bijouterias [Bijoux fantaisie]
- Croûton / Sanduiches e Saladas [Sandwichs et salades]

Prenons ici le cas de noms comme **COMMCENTER** et **TOK & STOK** de la liste considérée. Le fait qu'ils recherchent une lecture à distance, capable d'aider à trouver le magasin dans l'espace du centre commercial influe non seulement sur la taille (corps) des lettres, mais également sur une certaine manière d'inscrire et d'écrire – on pourrait dire *dessiner* – ces noms.

Commençons par le cas de **COMMCENTER**. Ce nom est dans un énoncé formé seulement par lui-même mais qui se combine avec un second énoncé : une forme en rouge. Sur l'enseigne du magasin, **COMM** est en bleu et **CENTER** en rouge : **COMMCENTER**, avec à gauche un logotype sphérique

Ces deux énoncés se combinent, sur la place du centre commercial que j'analyse, avec d'autres noms de magasins pour former

un texte, dans la mesure où tous sont sur les façades des magasins considérées dans leur contiguïté.

Dans ce nom énoncé, *COMM**CENTER*, nous voyons un jeu de couleurs et d'épaisseurs de lettres et de parties du mot qui représente son propre processus de composition (*COMM* est en bleu et *CENTER* en rouge, comme le logotype à gauche du nom). Il s'agit, dans ce cas, d'un processus d'agglutination clairement marqué. Ainsi, il est intéressant d'observer ce que chacun des éléments signifie dans ce nom. Cette agglutination intègre, dans le mot composé, un mot comme *commercial*, mais en même temps le mot *communication*, qui s'agglutinent à *center* (centre), lesquels s'intègrent également dans *COMM**CENTER*. Ainsi, *COMM**CENTER* invente son étymologie, prend un sens et signifie en tant qu'énoncé affecté par un mode spécifique d'augmentation, dans le texte disséminé sur la place du centre commercial, où se regroupent tous les noms analysés ici.

Commentaires sur *COMM**CENTER*

Le nom *COMM**CENTER* est composé de deux énoncés et forme un texte avec les autres noms de magasins proches. Il invente sa propre étymologie, son propre sens. Il signifie par lui-même, et aussi avec les autres noms de magasins avec lesquels il est en compétition. C'est le cas aussi du deuxième exemple.

Pour ce qui est de *TOK & STOK*, nous avons une séquence constituée par une coordination. Voilà pourquoi il est intéressant d'observer ce que chacun des éléments de la composition signifie quand ils s'intègrent dans cette séquence.

Si l'on considère la manière dont chacun des éléments coordonnés s'intègre dans le nom, on retrouve une symétrie entre le premier segment *TOK* et le second *STOK*, tous deux se terminant par *K*. Et cette symétrie tend à suggérer la lecture à voix haute du mot et ainsi à signifier ce que l'effet onomatopéique y place : le sens du bois. D'un autre côté, l'articulateur des deux segments est l'esperluette (&) propre au langage commercial, ce qui inscrit dans le nom le sens du commerce. Cela, plus l'onomatopée, signifie « commerce de meubles », qui est également signifié par l'allusion de « *stok* » au mot anglais *stock*, typiquement commercial.

Pour les deux cas sur lesquels nous nous sommes arrêtés le plus longuement, nous pouvons dire que, pour *COMMCENTER*, la forme graphique (mémoire chiffrée de sa dénomination) signifie une contemporanéité garante de modernité et de qualité ; que, pour *TOK & STOK*, elle signifie la noblesse du bois et la spontanéité de l'onomatopée affectée par l'internationalité de l'allusion à *stock*.

Ces noms, en tant que marques, sont sur les magasins correspondants pour les identifier et non pas pour y référer : pour pousser les gens à y entrer. Dans ce sens, les noms d'établissements commerciaux, en tant qu'éléments de marketing, sont des modes d'identification de « lieux » commerciaux.

La forme graphique, ainsi que tous ces modes de détermination, fait partie de ce qui fait que le nom signifie, désigne.

Commentaires sur *TOK & STOK*

Le sens du nom intègre une onomatopée qui rappelle le bruit que fait le bois quand on le frappe avec les doigts, ainsi que deux signes (&, stock) qui suggèrent le commerce et produisent l'idée de commerce de meubles. Le nom s'intègre au « texte » constitué par les autres noms de magasins de la place. Il identifie les magasins, il ne sert pas à les repérer (sinon on pourrait mettre « magasin de meubles » ou « magasin d'appareils de communication »)

Les relations énonciatives comme marques d'identification sociale et comme révélateurs

Voici maintenant un passage qui montre comment Guimarães conçoit la manière dont se construisent les relations énonciatives dans l'identification sociale :

Rappelant ici ce que j'ai déjà dit (Guimarães, 2002) à propos de l'identification sociale propre au fonctionnement des noms propres de personne, d'un côté, et des noms de rues de l'autre, on peut observer qu'être pris comme consommateur dans l'énonciation de ces marques (noms) est une identification sociale de plus affectant les personnes dans le mode social de relations typiquement urbaines du monde contemporain.

Une question importante se pose. Comment comprendre le mode de relation de ces identifications énonciatives produites par les noms propres ? Pour répondre à cette question ainsi qu'à toutes celles qui en découlent, il faut avancer dans l'étude du fonctionnement des désignations dans notre société, afin de pouvoir, alors, dans une vision d'ensemble, comprendre quels sens autres se construisent dans ces processus par les relations énonciatives qu'ils mettent en jeu. Et pour savoir quels conflits spécifiques y prennent forme.

Commentaires

Les « textes » des noms de magasins font que les locuteurs se voient attribuer un rôle social urbain particulier, celui de consommateurs. L'ensemble des « textes » de la ville construit des relations énonciatives identificatrices qui les enserrent et qui sont potentiellement le lieu de conflits.

Synthèse et remarques générales

La sémantique de l'événement de Guimarães est donc bien une sémantique référentielle. Elle en a le vocabulaire, même si elle a ses spécificités propres. Elle en a les méthodes, fondées non sur une théorie posée *a priori*, mais sur l'observation et la description des phénomènes linguistiques. Elle développe une conception anthropologique de la langue comme milieu dans lequel vivent les hommes, au sein d'espaces socio-historiques où se développent des significations nouvelles à partir de significations existantes, dans une évolution permanente. La langue est certes le produit des cerveaux individuels mais son lieu principal est la société où vivent les hommes et qui évolue en permanence. Ce qui compte c'est la temporalité et les événements qui s'y déroulent, avec leurs conséquences sur les changements historiques. L'accent est mis sur la collectivité et les rapports sociaux et politiques en son sein. C'est peut-être là que réside l'originalité de Guimarães, dans cette capacité à étudier véritablement la vie des hommes en société.

Références bibliographiques

- Benveniste, Émile, 1966, *Problèmes de linguistique générale*, t. 1. Paris : Gallimard.
- Benveniste, Émile, 1974, *Problèmes de linguistique générale*, t. 2. Paris : Gallimard.
- Ducrot, Oswald, 1972, *Dire et ne pas dire. Principes de sémantique linguistique*, Paris : Hermann.
- Ducrot, Oswald, 1984, *Le dire et le dit*. Paris : Minuit.
- Guimarães, Eduardo, 2011, « La marque du nom », *Asterion*, n° 8, <https://doi.org/10.4000/asterion.2074>
- Guimarães, Eduardo, 2002, *Semântica do acontecimento*, Campinas : Pontes.
- Frath, Pierre, 2020, *Linguistique anthropologique et référentielle*, Reims : Sapientia Hominis.
- Frath, Pierre, 2018, « La catégorie comme entité métalinguistique », in G. Kleiber, E. Hilgert, S. Palma, R. Daval, P. Frath (coord.), *Les catégories abstraites et la référence*, Reims, Éditions et Presses Universitaires de Reims, « Res per nomen » ; 6, 407-424.
- Frath, Pierre, 2014, « La conception de la dénomination chez Georges Kleiber », in E. Hilgert, S. Palma, R. Daval, P. Frath (coord.), *Les théories du sens et de la référence. Hommage à Georges Kleiber*, Reims, Éditions et Presses Universitaires de Reims, « Res per nomen » ; 5, 19-34.
- Kleiber, Georges, 2001, « Remarques sur la dénomination », *Cahiers de praxématique*, 36, 21-41, <https://doi.org/10.4000/praxématique.292>
- Kleiber, Georges, 1994, *Nominales. Essais de sémantique référentielle*, Paris : Armand Colin.
- Rancière, Jacques, 1992, *Les noms de l'histoire*, Paris : Seuil.
- Russell, Bertrand, 1996, « Descriptions » in A. P. Martinich (dir.), *The Philosophy of Language*, Oxford : OUP, 208-214. [1^{re} publication *Introduction to Mathematical Philosophy*, George Allen & Unwin Ltd, 1919, 167-180].
- Wittgenstein, Ludwig, 1961, *Tractatus logico-philosophicus* suivi de *Investigations philosophiques*. Traduit de l'allemand par Pierre Klossowski, Paris : Gallimard.